

LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA

JE METTRAI ICI EN LIGNE QUELQUES COURTS ARTICLES SUR LE MAHĀBHĀRATA DE SARALA. SARALA DAS EST CONNU COMME L'ADIKAVI" (LE PREMIER POÈTE) DE LA LITTÉRATURE ORIYA. IL A VÉCU ET ÉCRIT AU 15^{ÈME} SIÈCLE. LE MAHĀBHĀRATA EST SON *MAGNUM OPUS*. LES ÉPISODES DU MAHĀBHĀRATA DE SARALA SONT NETTEMENT DIFFÉRENTS DE CEUX DU MAHĀBHĀRATA DE VYĀSA (EN SANSKRIT).

DR. B. N. PATNAIK.

VENDREDI 19 MARS 2009

La dernière proposition pour éviter la guerre

Dans le Mahābhārata de Sarala, elle vient de Śakuni. À la veille de la guerre du Kurukṣetra, Duryodhana l'avait envoyé auprès des Pāṇḍava avec le message suivant : ils devaient venir sur le champ de bataille pour décider avec Śakuni de quel côté chaque armée devrait camper. Śakuni n'était pas censé faire une proposition aux Pāṇḍava en vue d'éviter la guerre. Mais c'est ce qu'il fit. Tout d'abord, il délivra le message de Duryodhana. Ensuite, il ajouta qu'il y avait une alternative à la guerre ; Yudhiṣṭhira devait retourner dans la forêt avec ses frères.

Pour faire valoir son point de vue, il raconta une histoire à Yudhiṣṭhira. Il y avait une fois un bûcheron dans une petite ville nommée Kāmapura près de la rivière Kṛṣṇavenī. Son nom était Melaka. Il était paresseux et ignorant. Tout ce qu'il faisait, c'était de ramasser un peu de bois mort, et sa femme allait dehors pour le vendre. Ils n'avaient pas d'enfants. Lui n'avait acquis aucun autre talent. Quarante années passèrent ainsi.

Une fois, il plut violemment pendant quelque jours. Cela n'arrêtait pas. Melaka ne pouvait pas sortir pour ramasser du bois, et le mari et la femme mouraient de faim. Quand le temps s'améliora, elle le houspilla et lui demanda de sortir et de faire quelque chose. Il sortit avec sa hache, s'étendit sur la marche d'un temple et s'endormit. Il se réveilla au soir, quand, dans le temple, on sonnait la conque.

Il était très ennuyé. Il n'avait rien ramassé et c'était déjà le soir. La seule pensée d'affronter sa femme l'effrayait. Il faisait nuit, il n'y avait personne aux alentours et tout était très calme. Il entra dans le temple. Là, il y avait trois idoles : Brahmā, Viṣṇu

et Śiva. Il jeta au sol l'idole de bois de Viṣṇu et leva sa hache pour la couper en morceaux. Le bois lui permettrait de survivre trois ou quatre jours, calcula-t-il.

Viṣṇu se matérialisa. Comment peux-tu imaginer me couper en morceaux ? – lui demanda-t-il. Sans se démonter, Melaka lui expliqua qu'il n'avait plus rien à manger et, s'il était vraiment Viṣṇu, il le supplia de lui procurer quelque nourriture, jusqu'à ce que cesse cette période de fortes pluies. Viṣṇu lui accorda volontiers cette faveur. Quand la pluie cessa, il n'y eut plus de nourriture à disposition. Alors ce paresseux utilisa la même stratégie avec Viṣṇu, et cette fois, quand celui-ci apparut, il lui demanda de lui procurer de la nourriture aussi longtemps qu'il vivrait. Par peur, Viṣṇu accepta. Melaka devint vite prospère, et son statut dans la ville s'améliora.

Il avait un voisin nommé Ananta. C'était un homme pieux, mais il était pauvre. Sa femme, Lilāvātī, et la femme de Melaka étaient amies. Lilāvātī devint jalouse de son amie. Elle se mit à s'en prendre à son mari, à l'insulter, à le rendre responsable de leur misérable existence, et le menaça même de le quitter. Si ce paresseux, le mari de son ami, pouvait s'occuper si bien de ses affaires, pourquoi ne le pouvait-il pas ? – lui demanda-t-elle. Il lui demanda de trouver, grâce à son amie, comment son mari s'était si bien débrouillé.

Ayant trouvé le secret de sa prospérité, Ananta se rendit un soir dans le même temple. Il prit l'idole en pierre de Śiva et leva sa hache. Śiva se matérialisa sous une forme terrible. Comment osait-il l'attaquer ? – lui demanda-t-il et il lui dit qu'il allait le mettre en pièces. Ananta fut grandement déconcerté, mais il réussit quand même à lui demander pourquoi il était tellement en colère contre lui alors que Viṣṇu s'était montré si généreux envers Melaka, dans une situation similaire.

Śiva lui répondit alors que Melaka était un *ignoramus*, un paresseux ; il manquait d'intelligence et d'un sens du juste et du faux. Mais lui, Ananta, n'était pas comme cela. Il était honnête et intelligent ; il avait le sens du discernement. Ainsi, ils ne pouvaient pas être traités tous les deux de la même manière. Les dieux craignent ceux qui ont une conscience peu développée, qui n'ont pas de croissance intérieure, mais ils ne craignent pas ceux qui sont intelligents et ont un sens moral bien développé. Śiva lui dit que Melaka souffrirait en enfer, mais que lui, qui s'était occupé de ceux qui étaient dans le besoin et avait vécu pieusement, renaîtrait sous la forme d'un *sādhu*, une personne pieuse. Ananta remit l'idole en place et retourna chez lui. Il dit à sa femme qu'il n'avait pu se résoudre à briser l'idole ; il avait eu terriblement peur. Il ne ferait pas d'autre tentative – lui dit-il – même s'ils devaient mourir de faim.

Après leur mort, Melaka et Ananta subirent le sort que Śiva leur avait prédit – Melaka souffrit en enfer et quand il naquit de nouveau, Ananta fut le pieux roi de Kāśī.

À présent, Duryodhana était comme Melaka et lui, Yudhiṣṭhira, comme Ananta – dit Śakuni à Yudhiṣṭhira. Comment pourrait-il commettre un tel péché ? Il était connu comme un homme vertueux ; comment pourrait-il combattre et tuer ses propres frères ? – lui demanda-t-il. Il pourrait souffrir dans cette vie, mais il aurait une vie de bonheur absolu dans sa prochaine vie. Il ne devait pas céder à la colère, au désir de pouvoir, à la haine et à la violence. Il devrait renoncer à la guerre et retourner dans la forêt.

La réponse de Yudhiṣṭhira fut tranchante. Pendant son *vanavāsa* (séjour dans la forêt), il avait voyagé de l'*arka tīrtha* (Koṅārka) jusqu'à *himagiri* (Himalāya), et il n'y avait probablement aucun *tīrtha* (lieu de pèlerinage) qu'il n'ait visité – dit-il à Śakuni. Il ajouta qu'il le connaissait bien et qu'il savait qu'il n'avait jamais souhaité que les Pāṇḍava et les Kaurava entretiennent de bonnes relations. Maintenant, au lieu de lui demander de retourner dans la forêt, il devrait persuader Duryodhana d'aller faire un *vanavāsa* pendant un moment et de laisser les frères Pāṇḍava gouverner le royaume pendant ce temps-là. Le poète ne dit rien de ce que Śakuni ressentit ni de ce qu'il pensa.

Śakuni ne manqua pas de s'apercevoir que Yudhiṣṭhira était inhabituellement cassant. Parler avec ironie à un parent plus vieux était lui manquer de respect. C'est probablement le seul passage dans le Mahābhārata de Sarala où Yudhiṣṭhira parle ironiquement à quelqu'un. Il pensait que Śakuni voulait l'exploiter – que veut d'autre le diable quand il cite les écritures ?

Il ne lui vint même pas à l'esprit que Śakuni pouvait être honnête. Dans ce passage, Śakuni lui dit : tu ne me connais pas réellement, Sahadeva oui – et il insinue que le plus jeune des Pāṇḍava était au courant de ses désirs profonds et de ses buts réels. Yudhiṣṭhira ne lui demanda pas de donner des détails ou de s'expliquer un peu. Il ignora simplement ce qu'il disait ; cela n'avait aucun sens pour lui. Notre point de vue est limité par le type de connaissance que nous avons acquis par nos expériences passées. Et Yudhiṣṭhira, l'incarnation vivante du *dharma* sur terre, n'était pas une exception.

On pense parfois que le poète Sarala a été profondément inspiré par la pensée bouddhiste. Son Śakuni fournit l'ultime argument pour la paix : il n'y a pas de chemin vers une paix réelle par la violence, et un engagement total à rejeter la violence veut dire choisir de se sacrifier soi-même au moment décisif. Le sage, affectueux et non-violent Yudhiṣṭhira (dont la nature non-violente et prévenante avait autrefois inquiété sa mère, car, pour elle, ce n'étaient pas les qualités qu'un roi devait avoir) n'opta pas pour la paix. Il ne se soucia même pas de lui accorder une pensée parce que la proposition venait d'une personne qui, à ses yeux, était indigne. Comme une personne ordinaire, il croyait que c'était la source qui comptait, pas la chose.

De plus, il avait probablement d'autres choses à l'esprit en ce moment. Ils venaient de rentrer d'un séjour de douze années dans la forêt et d'une année incognito. Cela avait été une expérience pénible. Il n'était pas disposé à retourner dans la forêt. Il ne désirait pas un royaume, fut-ce le sien, si cela pouvait permettre d'éviter la guerre. Il voulait juste deux villages, et si deux n'étaient pas possible, un seul village. Mais il refusait de n'en avoir aucun ! Il ne parla jamais de retourner dans la forêt. De plus, il savait qu'il n'aurait pas le soutien de ses frères ni de Draupadī – pour de nombreuses raisons, y compris la vengeance de l'humiliation de Draupadī. Ses frères savaient que le temps de cette vengeance était venu.

À part Yudhiṣṭhira, personne ne désirait vraiment éviter la guerre, bien qu'il faille reconnaître en toute objectivité que seuls quelques uns la désiraient. Mais même lui ne s'était pas engagé à un rejet total et sans conditions de la violence. Et il n'avait jamais pensé en termes de renonciation. Cela ne faisait pas partie de sa conception d'une vie vertueuse. Il n'avait jamais renoncé à rien.

De plus, il n'était pas homme à œuvrer pour une récompense dans une vie après la mort que ce soit au ciel ou dans une autre naissance. Il a été le seul dans le récit à quitter le monde des mortels sans passer par la mort. Mais il n'a jamais rien fait pour cela. Ce n'était ni son désir, ni son but. De fait, vie après la mort, renaissance, ne faisaient pas partie de son langage. C'était typiquement le langage de Kṛṣṇa, le langage des sages également – Agastya ou Vyāsa par exemple, et parfois de Śakuni et de quelques autres aussi. Mais jamais celui de Yudhiṣṭhira, ni d'ailleurs celui de Bhīṣma, de Droṇa ou de Karṇa. Quelles que soient leurs croyances à ce propos, ces grands hommes vivaient leur vie comme si c'était la seule. Ils ne permettaient pas à des pensées ou à des préoccupations au sujet de la vie après la mort de gouverner leur vie présente. Yudhiṣṭhira, une personne généreuse, profondément consciencieuse et scrupuleusement honnête, faisait de son mieux pour vivre une vie juste. Il ne cherchait aucune forme de compensation ou de récompense, ni ici-bas, ni ailleurs. Une récompense dans une vie future n'avait aucune chance de l'impressionner.

La paix demande abnégation et renonciation. C'était l'essence de la proposition de Śakuni ; c'était aussi son défi à Yudhiṣṭhira que l'on croyait être l'incarnation même du *dharma*. Mais Yudhiṣṭhira choisit de la refuser.